

Doigts de fée
Fairy Fingers

LES BONBONS DE MYCELIUM

Une petite collection conçue par l'association Mycelium
et éditée par Lelivredart.

DÉJÀ PARUS :

Laurent Danchin

Méditation sur le pont Charles

Jean-Luc Giraud

De la peau de saucisson devant les yeux

Laurent Danchin

Chomo, l'ange du dernier cri. Pensées, aphorismes et poèmes

LAURENT DANCHIN
JEAN-LUC GIRAUD

Doigts de fée
Fairy Fingers

LES BONBONS DE MYCELIUM

Lelivredart

© Association Mycelium, 2016
© Lelivredart pour la présente édition, 2016
Traduction anglaise : Elvire Cavalié
Relecture : Delphine Nègre-Bouvet

ISBN : [xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx](#)

*Perdue ! Une heure en Or !
Sertie de soixante diamants
On n'offre pas de récompense
car elle a disparu à jamais !*

Katherine Mansfield

*Lost! One golden hour!
Set with sixty diamonds
No reward is offered
For it is gone for ever!*

Katherine Mansfield



Ma mère, Jeanne Giraud (nom de jeune fille : Barbier), est née le 6 mars 1906 dans une famille populaire de Saint-Etienne, dans la Loire. Son père, issu d'une lignée de paysans de la région, exerçait la profession de tailleur cependant que sa mère tenait un petit café-hôtel situé dans un quartier pauvre de la ville.

Cette dernière s'enorgueillissait d'une naissance singulièrement romanesque et mystérieuse : fille illégitime, née de la relation coupable entre une jeune femme de la grande bourgeoisie lyonnaise et d'un inconnu, elle avait été arrachée des bras de sa mère encore nourrisson pour être confiée à des fermiers savoyards. La mère en serait morte rapidement, de chagrin et de honte.

Le bébé grandit donc dans sa famille adoptive, dans l'ignorance totale de ses origines. C'est à la date de sa majorité que la vérité fut dévoilée à ma grand-mère. Quel choc ! Des « messieurs de la ville » l'emmenèrent le jour même à Lyon, dans une riche demeure, et on lui présenta aussitôt un officier de gendarmerie à grosse moustache afin de la marier. Indomptable, la jeune fille s'enfuit en direction de la gare Perrache et se jeta dans le premier train en partance... Fatalité, celui-ci avait pour terminus Saint-Etienne !

Elle y rencontrera bientôt son brave tailleur de mari. (Il est à noter que le rôle joué par ce dernier dans le roman-fleuve, au scénario souvent changeant, que constituait l'autobiographie orale de ma mère est toujours resté obstinément falot : une simple fonction de figurant, même si par ailleurs leur affection mutuelle fut certaine.)

Quant à ce séducteur mystérieux, qui fut donc le grand-père de Jeanne Giraud et le personnage central de son univers mythologique personnel, de qui pouvait-il bien s'agir ? (Ce questionnement, combien de fois l'ai-je entendu évoquer pour moi par ma mère, dans l'excitation mutuelle, depuis ma petite enfance et jusqu'à ses derniers jours



Les parents de Jeanne et Yolande, sa fille.

de lucidité ?) Un libertin dépravé, un suborneur cynique abusant de la crédulité des jeunes filles ? Bien sûr que non ! S'il était resté dans l'ombre, c'est qu'on avait dû l'y obliger : raison d'État, peut-être ? Il s'agissait vraisemblablement d'un aristocrate, sans doute d'origine étrangère. En tout cas, une chose était sûre, nous avions affaire à un artiste !

Sinon, comment expliquer ce don de création que ma mère affirmait fièrement posséder, tout en s'en considérant avec une modestie parfois exagérée la simple servante ? La dépositaire mystérieusement élue parmi les autres membres de la famille, ce troupeau vulgaire composé de « *pegeats* » insensibles, de « *babielles* » sans cervelle et autres « *clanques* » de toutes natures (patois stéphanois¹). Indiquons en passant qu'elle était convaincue jusqu'à l'obstination du fait que j'avais, c'était si « naturel », moi-même hérité et avec plus de force encore qu'elle, des talents, ou plutôt des pouvoirs, de ce prestigieux inconnu.

1 *pegeat* : molasson, avachi ; *babielle* : commère ; *clanque* : cancanière.

En fait, je ne possède que peu d'informations fiables concernant l'enfance de ma mère, tant elle était habile à broder inlassablement autour de ses souvenirs. Elle ne concevait guère d'estime pour le réel des faits quotidiens, et ne se gênait pas de le remanier aussitôt qu'elle le trouvait trop banal ou ne coïncidant pas avec sa propre conception du monde, une conception entièrement régie par une attirance à la fois enfantine et inflexible pour le merveilleux. (le *let's pretend* d'*Alice au Pays des Merveilles*.)

Dès sa petite enfance, elle s'était découverte différente des autres : elle n'aimait pas jouer, elle méprisait la coquetterie des filles, et la brutalité des garçons la révoltait. Elle préférait au bruyant commerce de ses semblables le refuge de la paix des sombres voûtes de la « Grand' Église » ; dépen-sant l'intégralité de son argent de poche en cierges et en figurines religieuses qu'elle exposait au-dessus de son lit, à l'hilarité de ses frères et sœurs.

Elle obtint son certificat d'études à l'âge de douze ans, ce dont elle était très fière, puis fut engagée comme apprentie dans un atelier de couture et de broderie où elle fut vite surnommée « doigts de fée ». Et c'est par la suite qu'elle se maria avec



Jeanne, sa mère et ses frères, Marius et Stéphane.

mon père, Lucien Giraud, plutôt par convenance que par amour fou.

A tort ou à raison, ma mère s'est toujours considérée comme une incomprise, dans l'impossibilité de s'épanouir au sein d'une société qu'elle méprisait pour son égoïsme, sa vulgarité et son matérialisme. Momentanément oublieuse de sa modestie, elle n'hésitait d'ailleurs pas à se comparer parfois à l'albatros du poème de Baudelaire, et son récit évoquait souvent aussi des trahisons dont elle aurait été victime : « J'étais beaucoup trop gentille... si j'avais su... mais je ne leur en veux pas ».

En autodidacte souvent inspirée, elle profita d'une durable période de richesse matérielle, survenue grâce au commerce de l'épicerie menée par mon père, pour collectionner des objets d'art et des livres. Drame : toutes ces acquisitions qu'elle chérissait durent brutalement être dispersées, pour cause de faillite paternelle. Mes parents ne se sont jamais vraiment remis de ce qu'ils considéraient comme un retour humiliant à une « case de départ » socioprofessionnelle.

Ma mère se croyait et se disait médium. Elle tirait les cartes selon une technique de son inven-

tion. Elle avait des rêves prémonitoires « qui se vérifiaient toujours ». Elle pouvait également parler avec simplicité de ses rencontres épisodiques avec « une tête qui sort du mur de ma chambre », ou avec « l'homme sombre et paisible » qui venait s'asseoir à son chevet durant certaines nuits. Elle croyait aux « grands initiés », abreuvés du Tao et de ses vertus : ils étaient très amis des extra-terrestres de la ville d'Ys.

Ma mère fut aussi la sexagénaire qui, en Mai 68, inscrivit sur quelques murs du quartier des slogans du style : « Cohn-Bendit au pouvoir ! », ou « Tremblez bourgeois ! », « Ça va saigner ! ». (Plus tard, elle griffonna aussi « Vive Kadhafi ! », au plus grand embarras de mon père) À cette époque, et après de nombreuses années vécues dans une quasi-misère, la situation matérielle de mes parents s'était améliorée, se stabilisant à un niveau de vie modeste mais décent. C'est à ce moment seulement que ma mère s'est mise à broder (peut-être le fait que le fils unique que j'étais soit alors parti vivre à l'étranger a-t-il joué un certain rôle déclencheur ?).

Elle a commencé par de simples initiales, sur des mouchoirs et des torchons ; puis elle a réalisé

des séries de napperons, des bordures de rideaux, etc. À partir de 1972, elle s'est progressivement détachée du besoin de l'alibi consistant à « produire de l'utilitaire » pour se consacrer à la réalisation de petits tableaux brodés, destinés au seul plaisir du regard : paysages, bouquets, ornementation, mots sibyllins, les broderies, d'un grand raffinement, véhiculent souvent un message symbolique plus ou moins explicite, renvoyant à la foi chrétienne ou à la sagesse orientale. Son univers reflète aussi une sorte de merveilleux enfantin et virginal, parfois traversé d'évocations des productions de Walt Disney que ma mère a toujours adorées. Sa démarche était totalement intuitive : elle ne faisait jamais d'esquisse préalable, se soumettant avec confiance à la seule inspiration pour la guider jusqu'à l'aboutissement d'une broderie.

La technique utilisée est compliquée, savante et surtout très personnelle. Les matériaux ont toujours été de récupération. Le fait de dépenser le moins possible était très important pour ma mère, qui insistait sur le fait que sa production était « sans valeur ». Elle n'a jamais acheté une bobine de fil ailleurs qu'au marché aux puces (la modicité du prix guidant le choix de la couleur), ni brodé

sur un autre support que des chiffons provenant des chemises usagées de mon père.

Jeanne Giraud a cessé définitivement sa production de broderie à la mort de mon père, en 1982. Elle-même est décédée le 19 mars 1993.

Jean-Luc Giraud

(In Les publications de la collection de l'Art Brut du musée de Lausanne. Fascicule 20, 1997)

MY MOTHER, JEANNE GIRAUD, was born Jeanne Barbier in St Etienne, from a father who was a tailor and came from a family of peasants. As for her mother, she was a barkeeper and was in charge of a small hotel in a poor area of the town. She took pride in her strangely romantic and mysterious origins: she was the illegitimate child of a young woman from a rather wealthy bourgeois family who had had that child after her sinful relationship with a stranger. Still an infant, she had been taken from her mother's arms and had been adopted by farmers from Savoie. The young woman was said to have died from shame and grief.

The baby then grew up in her adoptive family, in complete ignorance of the secret of her birth. It is only on her 21st birthday that it was revealed to my grandmother. What a shock! On the same day, “Gentlemen from the city” took her to a fine house in Lyon where she was introduced to a police officer with a big moustache, whom she was supposed to marry. But the indomitable young woman ran away and took the first train she could find. Fate made it stop at Saint-Etienne, where she soon met her nice future husband. (It is to be noticed that the role played by the latter in the often changing saga of my mother’s oral autobiography has obdurately remained dreary: he only had a walk-on function, even if their mutual affection was unquestionable.)

As for that mysterious seducer, who was Jeanne Giraud’s grandfather, the central character of her own mythological world, who could it be? (How many times had I heard my mother mentioning that mystery to my great excitement, from my childhood until

her last days of lucidity?) Was he a depraved libertine or a cynical man taking advantage of young girls' credulity? Of course not! If he had remained in the shadow, it is because he had been forced to! Reason of State, maybe?

He was probably an aristocrat, maybe of a foreign origin. Anyway, there was no doubt about one thing: he was an artist!

How could you otherwise explain that gift of creativity that my mother was proudly convinced to possess, while sometimes humbly considering herself its simple servant? She was the depositary mysteriously elected amongst the other family members, that coarse herd composed of insensitive "*pegeats*", brainless "*babielles*"¹ and morons of all sorts. By the way, she was absolutely sure of the fact that I had (it was so "natural") myself inherited the gifts or even the powers from that prestigious stranger, with even more talent than her.

1 1 Local dialect.

In fact I have little trustworthy information about my mother's childhood, as she was very deft at embroidering around her memories. She didn't have much consideration for the reality of daily facts and she didn't mind re-modelling it as soon as she found it too banal or unfit to her own idea of the world, which consisted solely in a childish and adamant attraction to the supernatural. (the *let's pretend* of *Alice's Adventures in Wonderland*.)

As a child, she had found herself different from the others: she didn't like to play, she despised the vanity of girls and hated the brutality of boys. She preferred the peaceful refuge of the "Big Church's" dark vaults to the company of her likes, spending all her pocket money on candles and religious figurines, which she displayed above her bed to the hilarity of her brothers and sisters.

She proudly passed her elementary school exam at age 12, then was hired as an apprentice in a workshop of embroidery and sewing where she received the nickname of "fairy

fingers”. Later on, she got married to Lucien Giraud, my father, more out of convenience than of love.

Rightly or wrongly, my mother has always considered herself as a misfit. She couldn’t thrive in a world that she despised for its selfishness, vulgarity and materialism. Momentarily forgetting her modesty, in fact she sometimes compared herself to the albatross from Baudelaire’s poem. She often mentioned being the victim of betrayals: “I was much too nice... If I had known... but I’m not angry at them”.

As an inspired self-taught artist, she took advantage of a durable period of wealth thanks to my father’s grocery store, to collect works of art and rare books. But my father’s bankrupt put a tragic end to this and everything got sold. My parents never really recovered from that terrible humiliation: they were back to where they came from.

My mother believed she was a medium. She used to read the cards following her own

personal technique. She had premonitory dreams which “always turned out to be true”. She could also talk casually about her occasional meetings with “a head popping out of my bedroom wall” or with “the dark and quiet man” who was sometimes sitting at her bedside. She believed in the “Great Initiates”, followers of the Tao: they were great friends with aliens from the city of Ys.

In May 68, in her sixties, she painted slogans on the walls of the neighbourhood such as: “Power to Cohn-Bendit”, “Bourgeois, beware!”, “There will be blood!”. (Later, she would scribble “Long live Gaddafi!” to my father’s great embarrassment) At that time, after many years of near-destitution, my parents’ living standard had improved, stabilizing at a reasonable level. Only then did my mother begin to make embroideries (was it because her only son had left to Denmark?).

She started with simple initials on handkerchiefs and dishtowels. Then she made mats, napkins and curtains edges. In 1972,

she progressively got rid of the alibi of “useful production” to create little embroidered pictures only meant for enjoyment. Her landscapes, bunches of flowers, or sibylline words were extremely delicate and often conveyed a symbolic message, more or less decipherable, referring to Christian faith or oriental wisdom. My mother’s world also reflects a sort of childish and innocent magic, sometimes alluding to the Walt Disney productions she’s always loved. Her approach was completely intuitive: she never made sketches and trusted her inspiration to guide her through her work.

Her technique is intricate, learned and especially very personal. The materials used were only recycled. She always insisted on the fact that her production was “worthless”, therefore spending as little as possible for it. She always bought her thread in flea markets (choosing colours according to their cheap price) and she never used any other fabric than my father’s old recycled shirts.

Jeanne Giraud quit her embroidery work at my father's death, in 1982. She died herself on March 19th 1993.

Jean-Luc Giraud



(In Les publications de la collection de l'Art Brut du musée de Lausanne. Volume 20, 1997)



JEAN-LUC GIRAUD

Quelques souvenirs à propos
de ma mère

Propos recueillis par Laurent Danchin

A few memories about my mother
Interview by Laurent Danchin



« Ma mère aimait les fleurs, mais elle n'aimait pas qu'on lui offre des bouquets : elle n'aimait pas voir des fleurs coupées. Quand quelqu'un lui en apportait un, étant sûr de lui faire plaisir, comme elle était très polie, elle s'empressait de les mettre dans un joli vase mais dès que le visiteur était parti, elle me demandait d'aller les donner à la voisine. »

“My mother was fond of flowers but she didn't like people to offer her bunches of flowers: she disliked seeing cut flowers. When someone brought her one, convinced to please her, she put it in a pretty vase at once because she was very polite. But as soon as her visitor had left, she used to ask me to offer it to our neighbour.”











« Elle avait un matériel assez rudimentaire, elle travaillait sur une espèce de petit cercle en bois, avec uniquement des matériaux de récupération. En général, c'étaient des chiffons, ou des chemises de mon père, et du fil qu'elle achetait toujours au marché aux puces. Quand je lui demandais comment elle choisissait ses couleurs, elle disait que c'était uniquement en fonction du prix. Évidemment, ça n'était pas tout à fait vrai. »

“She had rather rudimentary tools: she worked on a sort of wooden circle, only using recycled materials. Generally, they were rags or shirts of my father, and thread that she always bought at the flea market. When I used to ask her how she chose her colours, she used to say it was only according to price. Of course, it wasn’t totally true.”

« Ceux qui s’y connaissent disent toujours que sa technique est très savante et ils sont assez épatés par son côté atypique. »

“The experts always say that her technique is very complex and they are rather impressed by her atypical side.”



« Elle brodait de façon totalement intuitive, en débutant par une ébauche au stylo bille, sans savoir vraiment ce qu'elle allait faire. C'est plutôt une démarche de dessinateur ou de peintre qui improvise. »

“She embroidered in a completely intuitive manner, starting with a ball-point sketch without really knowing what she was going to do. Her approach is rather the one of a drawer or a painter who improvises.”



« Émerveillé par la finesse de ses points de broderie, je l'avais questionnée un jour sur ses lunettes. Elle m'avait répondu qu'elle les avait trouvées au marché aux puces, en étant sûre d'avance que c'étaient celles qu'il lui fallait. »

“One day, amazed at the intricacy of her embroidery, I had asked her about her glasses. She had answered that she had found them at the flea market, knowing in advance that they were the ones she needed.”











« Ma mère avait un imaginaire de paysages, mais de paysages mystiques : ses paysages sont toujours hantés. »

« Dans les broderies les plus anecdotiques, il y a un aspect narratif que l'on parvient à décrypter, mais dans d'autres c'est complètement irréaliste, l'échelle n'est plus là, l'arbre peut devenir un oiseau, etc. Elle aimait beaucoup Saint François d'Assise et elle trouvait tout à fait naturel, quand il évangélisait les oiseaux, qu'ils fassent une grande croix dans le ciel. Donc c'est le paysage de St François d'Assise ordonnant les choses et pas seulement de gentils petits oiseaux qui se promènent... Ma mère, n'était pas quelqu'un à perdre son temps à se promener. Elle se promenait dans sa tête. »

“My mother’s fancy world was made of landscapes, but mystical ones: they are always haunted.”

“In the more anecdotic embroideries, there is a decipherable narrative aspect, but some others are completely unrealistic: there is no scale, a tree becomes a bird, etc. She was fond of Saint Francis of Assisi and she found it normal that when evangelizing the birds, he would make a big sign of the cross towards the sky. Then she didn’t depict simple little birds flying around, but a landscape where Saint Francis of Assisi would be present... My mother wasn’t the kind of person to waste her time going for a walk. She was doing that inside her head.”

« Les arbres, les oiseaux, représentaient quelque chose de très fort pour elle, mais c'était surtout en tant que symbole. »

“The trees and birds represented something very strong to her, but it was mainly symbolic.”



« Ses oiseaux, je ne sais pas d'où ils proviennent. Souvent ils sont énormes, ou alors ils font le paysage. D'ailleurs, c'est toujours la même famille d'oiseaux. Elle citait souvent l'albatros de Baudelaire : « *Ses ailes de géant l'empêchent de marcher* ». Je crois qu'elle s'identifiait à cet albatros. »

“I don't know where her birds come from. They are often huge, or they make a whole landscape. Incidentally, it's always the same kind of birds. She kept on quoting Baudelaire's Albatross: '*Its giant wings prevent it from walking*'. I think she identified with that albatross.”





« Ma mère vivait dans un monde extrêmement habité. On pourrait dire qu'elle était d'une grande sociabilité, mais son cercle d'amis était plutôt particulier. Il était principalement constitué des apparitions qui venaient régulièrement lui rendre visite : la tête qui sortait du mur, et le grand monsieur, très élégant, habillé de noir, qui s'asseyait au bout de son lit. L'un de ses modèles féminins, c'était Madame Muir, l'héroïne de *Madame Muir et son fantôme*,¹ un livre délicieux que j'ai lu plusieurs fois, et qui raconte l'histoire de la relation amoureuse entre une jeune femme et un fantôme, un sacré gaillard commandant de marine qui va lui dicter le récit de ses aventures. Ma mère n'était pas choquée par son langage crû, alors qu'elle même détestait les gros mots. Par exemple, quand elle était énervée, incapable de dire 'merde !' : elle disait 'miel !'. Quand je lui demandais des nouvelles de la tête qui sortait du mur, c'était vraiment comme demander des nouvelles des voisins, et comme mes parents ne

1 *L'Aventure de Mme Muir* (*The Ghost and Mrs. Muir*), un roman de R.A. Dick, publié en 1945 et dont Joseph L. Mankiewicz tira un film, deux ans plus tard, avec Gene Tierney, Rex Harrison et Natalie Wood.

voyaient quasiment personne, c'était même plus réel pour moi, ça me paraissait très naturel. À l'époque, je pensais que dans toutes les familles c'était comme ça ».

“My mother lived in an extremely inhabited world. You could say she was very social, but her circle of friends was rather peculiar. It consisted mainly in apparitions that visited her: the head popping out of the wall and the tall elegant man dressed in black who used to sit at the end of her bed. One of her heroines was Mrs. Muir from *The Ghost and Mrs. Muir*², a charming story, I’ve read several times. It narrates the relationship between a young woman and a ghost, a heck of a fellow. And this naval commander tells her his adventures. His crude language didn’t shock my mother, while she hated bad words. For instance, she was enable to say ‘shit!’ so she would say ‘sugar!’. When I was asking about the head popping out of the wall, it was like asking about the neighbours, and since my parents nearly never had any visitors, it almost seemed more real and natural to me. At that time, I thought all families were like that.”

² *The Ghost and Mrs. Muir* is a novel by R.A. Dick published in 1945 from which L. Mankiewicz would make a film two years later, starring Gene Tierney, Rex Harrison and Natalie Wood.











Ma mère lisant – Jean-Luc Giraud, 1963

« Elle aimait beaucoup *La Belle au Bois Dormant*, ou *Cendrillon*. Elle adorait Walt Disney. Parce qu'elle-même devait se trouver tellement incomprise que, d'une certaine manière, elle se prenait pour une princesse, elle aussi. Elle regardait un peu la télévision, elle avait bien aimé *Belphégor*. Elle avait lu tout Arsène Lupin, tout Sherlock Holmes, elle les connaissait quasiment par cœur, et Rouletabille, qu'elle aimait bien. Elle me racontait leurs aventures, la nuit, durant mes crises d'asthme. Elle lisait énormément, et c'est elle qui m'a donné le goût de la lecture. Je la revois lisant debout, accoudée à un meuble, grignotant des cacahuètes ».

“She liked *Sleeping Beauty* and *Cinderella* a lot. She loved Walt Disney. For she thought she was so misunderstood that in a way, she fancied herself as a princess as well. She sometimes watched television and she had liked *Belphegor*. She had read all of Arsène Lupin books and all of Sherlock Holmes (she almost knew them by heart), and she liked Rouletabille too. She used to tell me their adventures at night, during my asthma attacks. She read a lot and she is the one who passed the love of reading on to me. I still see her standing with a book in hand, leaning on a piece of furniture, while nibbling on peanuts.”

« Elle s'était entichée de Khadafi, qu'elle avait vu à la télévision, et adorait aussi les généraux vendéens. Elle se sentait proche et complice de tous ceux qu'elle considérait comme des révoltés, sans trop se soucier de la cause qu'ils défendaient. Elle aimait les Templiers et les Cathares, et Atlantis, ou le continent perdu de Mû. Sinon ses amis étaient surtout des sages, comme Rampa³ ou Khrisnamurti⁴. Elle aimait bien Gandhi, Luc Dietrich ou Lanza del Vasto⁵ et elle lisait un peu

3 Connu internationalement pour son roman *Le Troisième Œil*, paru en novembre 1956, Lobsang Rampa de son vrai nom Cyril Henry Hoskin (1910-1981) était un fils de plombier anglais qui prétendait être allé au Tibet et avoir, par « transmigration » échangé son esprit avec un lama tibétain. Ses écrits font partie des premières impostures de la littérature *new age*.

4 Jiddu Krishnamurti (1895-1986)), est un grand maître de spiritualité indienne.

5 Lanza del Vasto (1901-1981) est un aristocrate sicilien, poète peintre et philosophe chrétien, précurseur des mouvements de retour à la nature et de l'altermondialisme. Il se fit connaître en 1943, par son célèbre récit *le Pèlerinage aux sources*, qui racontait son voyage à pied en Inde, pour aller rencontrer Gandhi, dont il reprit les principes (le

les Évangiles, mais elle préférait le Tao et le livre des morts tibétains. Ou alors Georges Barbarin⁶, un écrivain illuminé qui développait des théories ésotériques sur le caractère prophétique de la pyramide de Khéops. »



travail et la non-violence) pour fonder ensuite, en 1948, l'Arche, une série de communautés sur le modèle des Ashrams, dont certaines durent encore aujourd'hui dans le monde.

⁶ Georges Barbarin (1882-1965) était l'auteur de livres pseudo historiques ou archéologiques sur les grands « mystères » de l'humanité.

“She had a crush on Gaddafi, whom she had seen on television, and she also loved the Vendean Generals. She felt a close bond with all the rebels, whatever cause they stood for. She was fond of the Knights Templar, the Cathars and the Atlantis, or the lost continent of Mu. Her friends were mostly philosophers like Rampa⁷ or Krishnamurti⁸. She liked

Gandhi, Luc Dietrich or Lanza del Vasto⁹. She had read a bit of the Gospels, but she preferred

7 Internationally known for his novel *The Third Eye* published in November 1956, Cyril Henry Hoskin (1910-1981) also called Lobsang Rampa, was the son of a British plumber and claimed that he had been to Tibet and traded his soul with a Tibetan lama by “transmigration”. His writings are among the first deceptions of the new age literature.

8 Jiddu Krishnamurti (1895-1986) is a great master of Indian spirituality.

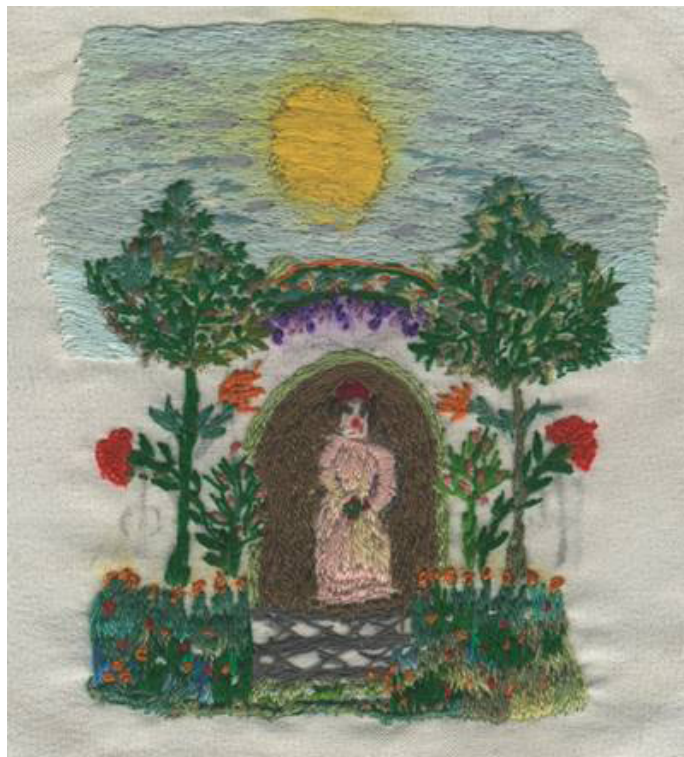
9 Lanza de Vasto (1901-1981) is a Sicilian aristocrat. He was a poet, painter, and Christian philosopher, forerunner of the back-to-the-land and anti-globalisation movements. In 1943, he became famous thanks to his account *Return to the Source*, which told the story of his

the Tao and the Tibetan Book of the Dead, or Georges Barbarin¹⁰⁴, a crank who had written esoteric theories on the prophetic meaning of the Cheops pyramid.”

travel by foot across India to meet Gandhi. In 1948, he used his principles (work and nonviolence) to found the Community of the Ark, which consisted in a series of communities based on the Ashrams. To this day, some of them still exist in the world.

10 4 Georges Barbarin (1882-1965) was the author of pseudo historical or archeological books on the great “mysteries” of humanity.





« Ma mère était habitée par une seule chose, je crois : la spiritualité. Elle n'avait que du dédain pour les contingences matérielles et méprisait l'argent. Mon père, plutôt bon vivant, m'avait avoué un jour : « Ce n'est pas toujours facile de vivre avec une sainte ! ». Toute petite, elle allait seule à l'église, où elle mettait des cierges et achetait des statuettes de saints avec son argent de poche. »

“I think my mother was only occupied by one thing: spirituality. She despised money and material contingencies. My father, who was rather a bon vivant, had admitted one day: ‘It’s not always easy to live with a saint!’. As a young child, she used to go alone to church where she put candles and bought figurines of saints with her pocket money.”

« Sa morale était extrêmement déroutante. Par exemple quand elle me tirait les cartes – c'était notre grand rituel – elle trichait ! Mais comme elle l'avait fait tellement de fois, j'avais fini par décrypter son code et ça ne marchait plus. Je voyais bien qu'elle mentait, mais elle le faisait «pour mon bien». »

“Her sense of morality was extremely confusing. For instance, when she read me the cards (it was our big ritual), she cheated! But she had done it so many times that I had managed to decipher her code, and it didn't work anymore. I knew she was lying, but it was for my own good.”

« Elle avait incontestablement des dons de medium : elle avait des visions, des prémonitions qui se vérifiaient. Mon père l'a attesté : ma mère avait fait quelques interventions incroyablement troublantes dans sa vie, qui relevaient presque de la divination. Elle avait connu des médiums et elle allait voir des guérisseurs, un en particulier, qu'elle m'avait emmené voir quand j'étais petit. Je me rappelle un homme très bon qui se faisait appeler Sol et qui lui avait fait des prédictions incroyables qui s'étaient toujours réalisées. »

“She had an undeniable gift of mediumship: she had visions and premonitions that turned out to be true. My father had testified: my mother had done a few incredibly disturbing interventions in his life, which almost pertained to divination. She had known a few mediums and she consulted healers, in particular one, to whom she had taken me when I was a child. I remember a very good man called Sol, who had predicted unbelievable things which always had proven true.”



Jeanne Giraud et Bobby

« À l'époque où mon père était gérant du « Grand Casino »¹¹, elle avait un chien, qu'elle aimait beaucoup. Elle l'avait appelé Bobby. Un jour il a sauté inexplicablement d'une fenêtre du magasin. Ma mère était convaincue qu'il s'était suicidé, car ma sœur venait de mourir de polio-myélite. »

11 En 1892, Geoffroy Guichard avait acheté l'ancien casino lyrique de Saint-Etienne et il l'avait converti en magasin d'alimentation sur le modèle de Félix Potin.



Le Grand Casino 1942

“When my father was the manager of the “Grand Casino”¹² she had a dog she loved. She had called him Bobby. But one day, out of the blue, he had jumped out the window of the store. My mother was convinced he had committed suicide as my sister had just died of poliomyelitis.”

12 In 1892, Geoffroy Guichard had bought the old opera casino of Saint-Etienne and had converted it into a food store like Félix Potin.

« Tu te souviens de l'acquisition par Michel Thévoz¹³ d'un ensemble de ses broderies pour le musée de Lausanne. Tu les lui avais montrées et elles l'avaient séduit. En fait, l'achat de ses œuvres et cette reconnaissance de sa qualité d'artiste ont beaucoup déplu à ma mère. Je crois qu'elle s'est sentie trahie, comme si on avait vendu son jardin secret. Elle m'avait plusieurs fois recommandé de donner ses broderies seulement à mes amis. J'en ai d'ailleurs donné beaucoup. »

13 Les broderies de Jeanne Giraud figurent à la Collection de l'Art Brut depuis avril 1986 où elles ont été présentées à Michel Thévoz par Laurent Danchin, à l'occasion de l'enregistrement de son émission *Art brut et compagnie, Les chemins de la connaissance*, diffusée sur France-Culture un mois plus tard.



“You remember Michel Thévoz’s¹⁴ purchase of a set of her embroideries for the Lausanne museum. You had shown them to him and he had been charmed. Actually, that purchase and her official artist status didn’t please my mother at all. I think she felt betrayed, as if her secret world had been sold. Many times, she had recommended me to give her embroideries only to my friends. As a matter of fact, I have given a lot of them away.”

14 Jeanne Giraud’s embroideries have been featured at the Collection de l’Art Brut, in Lausanne, since April 1986, when they were shown to Michel Thévoz by Laurent Danchin, on the occasion of the recording of his programme *Art brut et compagnie, Les chemins de la connaissance*, broadcasted on France-Culture a month later.

Ma mère était très entêtée et sa volonté était inflexible. Après le décès de mon père, elle a refusé catégoriquement ma proposition de venir s'installer à Nantes. Et elle est restée habiter à Saint-Etienne, au quatrième étage du HLM où j'ai passé mon adolescence. On se téléphonait régulièrement. Un soir, avant de prendre de mes nouvelles, elle me dit comme si de rien n'était qu'elle avait un peu mal aux jambes. Cela m'avait vaguement étonné car je ne l'avais jamais entendue se plaindre de sa vie, mais je n'y ai pas prêté très attention.

Quelques jours plus tard, des cousins m'ont téléphoné pour me dire qu'elle était à l'hôpital. Ils lui rendaient régulièrement visite et avaient entendu des gémissements. Les pompiers avaient défoncé la porte et ils l'avaient trouvée gisant à côté du téléphone. Les médecins craignaient une commotion cérébrale.

Ma femme et moi, nous avons pris un train de nuit et fini par la retrouver à l'hôpital de Firminy. Elle avait la tête entourée de bandages, comme une momie. La première chose qu'elle a dit, ça a été :

— *Jean-Luc, tu devrais aller chez le coiffeur.*

My mother was very stubborn and determined. After my father's death, she categorically refused my offer to go and live in Nantes. She stayed in Saint-Etienne, on the fourth floor of the council flat where I had spent my adolescence. We called each other regularly. One day, before checking in on me, she said as if nothing had happened that her legs were a bit sore. This surprised me a bit because I had never heard her complain. But I didn't pay much attention to it.

A few days later, some cousins of mine called me on the phone to tell me she was in the hospital. They visited her regularly and had heard moans. The firemen had smashed down the door and had found her lying on the floor, next to the telephone. Doctors feared a concussion.

My wife and I took a night train and we finally found her at the Firminy hospital. Her head was wrapped in bandages, like a mummy. The first thing she said was:

— *Jean-Luc, you should get a haircut.*



Peu après, mes cousins l'ont aidée à s'installer dans une maison de retraite car elle ne pouvait plus monter les escaliers. Elle y a vécu comme une extra-terrestre, ne parlant à personne et passant son temps à lire. Le personnel la trouvait « très polie ». Elle ne s'est jamais plaint.

J'allais lui rendre visite une fois par mois et l'emmenais en taxi au restaurant. Je sais qu'elle attendait cet événement avec impatience. Après son décès, j'ai retrouvé dans ses affaires plusieurs dessins très étranges, griffonnés sur des enveloppes. Ils représentent une chaussette tricotée, dont les rangées de mailles sont constituées par des alignements de phrases sans espacement. L'écriture est minuscule, inversée, et les mots sont barrés. J'ai réussi à en déchiffrer une à l'aide d'une loupe.

Manuscript
The first part of the manuscript
is written in a very old
hand and is very difficult
to read. It appears to be
a list of names or places.
The second part is written
in a more modern hand
and is easier to read. It
appears to be a description
of the first part.
The third part is written
in a very old hand and
is very difficult to read.
It appears to be a list of
names or places.
The fourth part is written
in a more modern hand
and is easier to read. It
appears to be a description
of the third part.
The fifth part is written
in a very old hand and
is very difficult to read.
It appears to be a list of
names or places.
The sixth part is written
in a more modern hand
and is easier to read. It
appears to be a description
of the fifth part.
The seventh part is written
in a very old hand and
is very difficult to read.
It appears to be a list of
names or places.
The eighth part is written
in a more modern hand
and is easier to read. It
appears to be a description
of the seventh part.
The ninth part is written
in a very old hand and
is very difficult to read.
It appears to be a list of
names or places.
The tenth part is written
in a more modern hand
and is easier to read. It
appears to be a description
of the ninth part.

Il s'agit d'une incantation magique afin de ne pas avoir mal aux jambes au moment d'aller au restaurant.

Un jour, elle ne m'a plus reconnu et elle a passé la dernière année de sa vie dans le brouillard.

À sa mort, j'ai organisé une célébration religieuse dans la vieille Grand'église de son enfance. Le prêtre a chanté un chant grégorien.

Pour l'enterrement de mon père l'église était bondée mais pour le sien, il n'y avait que mes fidèles cousins et un de mes amis. Je crois qu'elle ne l'aurait même pas remarqué.

Shortly afterwards, my cousins helped her to move to a retirement home because she couldn't go up the stairs anymore. There, she lived like an alien, not speaking to anybody and spending all her time reading. The staff found her "very polite". She never complained.

I visited her once a month, and we took a taxi to go to the restaurant. I know she was looking forward to that event. After her death, I found several strange drawings scribbled on envelopes, in her belongings. They depict a knitted sock of which the mesh rows are made of continuous lines of sentences. The tiny writing is reversed and the words are crossed out. With the help of a magnifying glass, I managed to decipher one. It's a magic incantation against the pain in her legs when going to the restaurant.

One day, she didn't recognise me, and she spent the last year of her life in the fog. When she died, I organised a religious celebration in the Big Church of her childhood. The priest sang a Gregorian chant.

The church had been crowded for my father's funeral, but for hers, only my faithful cousins and one of my friends showed up. I think she wouldn't even have noticed.





Jeanne et son fils Jean-Luc, 1947

“Ce qui est sûr, c’est que ma mère ne se prenait pas du tout pour une artiste. Il ne pouvait y avoir qu’un artiste dans la famille et c’était évidemment son fils, dont elle était si fière.

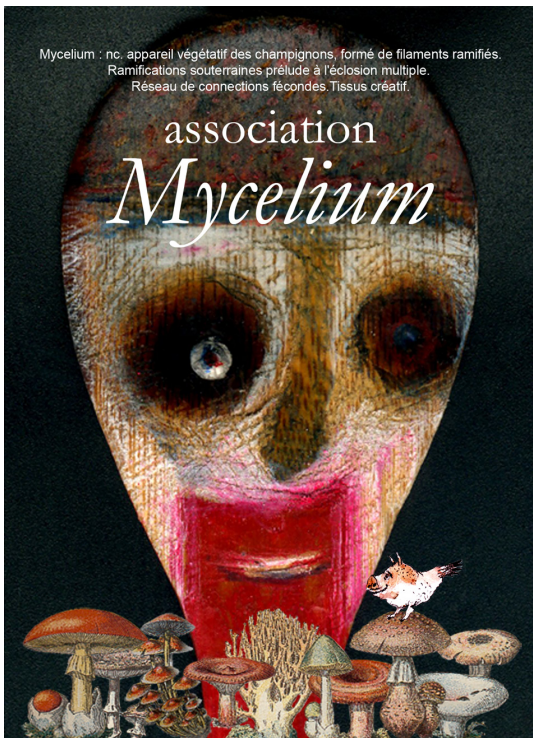
Ses broderies n’étaient d’ailleurs pas de l’art mais un support à la méditation. »

“One thing is sure: my mother didn’t consider herself as an artist. There could only be one in the family, and it was obviously her son, whom she was so proud of.

In fact, her embroideries weren’t art, but a meditation medium.”

Mycelium : nc. appareil végétatif des champignons, formé de filaments ramifiés.
Ramifications souterraines prélude à l'éclosion multiple.
Réseau de connexions fécondes. Tissus créatif.

association
Mycelium



L'ASSOCIATION MYCELIUM

Réseau amical de créateurs, savants ou bruts, dans le domaine visuel d'abord mais aussi dans d'autres secteurs possibles de la création (musique, littérature, philosophie, etc.), Mycelium entend faire partager ses valeurs qui reposent essentiellement sur l'amitié, la générosité et le partage désintéressé, en accordant une attention particulière aux notions de gratuité et de bénévolat.

Ses activités s'appuient sur toutes les formes de manifestations artistiques ou culturelles telles que : concerts, conférences, expositions, édition, films, etc. Mycelium entend développer aussi, parallèlement à l'animation de son site, un secteur éditorial qui sera, dans un premier temps, consacré à la publication d'une série de textes de ses deux fondateurs, Jean-Luc Giraud et Laurent Danchin. Les écrits de ce dernier seront illustrés par les auteurs, professionnels ou autodidactes, que l'on retrouve régulièrement sur les pages du site Mycelium.

Le bureau de l'association : Jean-Luc GIRAUD, président – Chantal GITEAU, vice-présidente – Laurent DANCHIN, directeur des publications – Bernard BRIANTAIS, trésorier – Pierre LE DOUARON, secrétaire.



Association Mycelium
88, quai de la Fosse – 44100 Nantes
mycelium@rocketmail.com
www.mycelium-fr.com